

Un jour, l'amour s'arrête et voilà ! Ça arrive comme ça, un mercredi, sans prévenir. Tu es là, à côté de lui, en train de regarder *Avis de recherche*, en pyjama en polaire et grosses chaussettes antidérapantes, et tu te tournes vers lui avec l'impression de le voir pour la première fois : il est en train d'enfiler une fournée de pâtes l'une après l'autre, les yeux vissés sur l'écran, et tu te rends compte que cela ne le fait plus, mais plus du tout. Que tu ne supportes pas de rester une minute de plus assise sur ce canapé avec ton pyjama en polaire et des chaussettes antidérapantes.

Oh ! bien sûr, tu as beaucoup d'affection pour lui. S'il avait besoin d'un don de rein, tu lui en donnerais un sans hésiter d'un poil, mais c'est là tout le problème : tu préférerais lui donner un rein qu'une autre partie de toi... Pourquoi ? Parce que, je le répète : un jour, l'amour s'arrête et voilà !

Dans les films ou dans les livres, on ne te dit pas que ça se produit aussitôt après la fin du générique. Parce que, si tu veux vraiment savoir la vérité, Richard Gere n'a jamais cessé de reprocher à Julia Roberts d'avoir battu le trottoir du Sunset Boulevard. Julia Roberts en a eu marre au bout de dix minutes de rester sur cette saleté de banc dans le square glacial de Notting Hill avec Hugh Grant, et Richard Gere n'a jamais pardonné à Susan Sarandon de l'avoir obligé à renoncer aux leçons de danse avec

Jennifer Lopez. C'est la vie ! Il n'y a pas de fin heureuse, seulement une fin. Alors, tu en viens à fantasmer sur tous les corps mâles qui gravitent autour de toi, sauf sur celui qui gît à tes côtés toutes les fichues nuits. Tu te sens coupable, mauvaise et frustrée, et tu voudrais te convertir au shintoïsme pour ne plus te sentir coupable, mauvaise et frustrée. Mais tu n'y peux rien, ça finit comme ça a commencé. Tu le regardes, tu lui veux beaucoup de bien, mais tu ne l'aimes plus. Parce que la frontière entre l'affection, aussi forte soit-elle, et l'amour est incroyablement ténue. La séparation des deux est l'opération chirurgicale la plus complexe jamais pratiquée sur un cœur humain. Alors, quoi ? À présent que vous êtes ensemble depuis plus de six ans, que vous avez les mêmes amis et un compte joint, que vous passez toutes vos vacances à deux, toujours au même endroit, tout ça sans aucune perspective de changement..., tu fais quoi ?

Non, sérieusement, tu le quittes ? Et pourquoi ? Comme ça, sans véritable raison ? Parce que, crois-moi, le fait de ne plus aimer quelqu'un qui te vénère comme une reine est un mobile un peu faible ! En fait de raison, tout le monde te prendra pour une folle et tout le monde te dira : « Crois-tu que tu peux en retrouver un autre comme ça ? »

D'ailleurs, toi aussi, au fond, c'est ce que tu ne cesses de te dire. C'est là toute l'arnaque. Parce qu'Edoardo est ce type de mec dont toutes les filles rêvent lorsque, dès l'école élémentaire, elles dressent la liste des qualités idéales : il est romantique, drôle, fidèle et honnête, le genre de type capable de croiser Gisele Bündchen sans battre d'un cil, qui n'est jamais de mauvaise humeur et qui ne se dispute jamais parce qu'il ne supporte pas les conflits, et que, plutôt que te voir te fâcher, te demande pardon pour quelque chose qu'il n'a pas fait. De ceux qui répondent toujours que « ce que tu veux, c'est parfait », et qui, depuis

l'instant où tu te lèves, les yeux collés, l'haleine fétide ou les cheveux en balle de foin, t'affirment que tu es la plus belle femme du monde et qu'ils y croient vraiment.

Tu comprends l'arnaque maintenant ? Cette angoisse qui te noue l'estomac ? Un type comme ça, tu ne peux décemment pas le quitter parce qu'il représente tout ce dont tu as toujours rêvé. En même temps, tu sais parfaitement qu'un homme qui te traite comme une statue de porcelaine enfermée dans une vitrine en verre à l'épreuve des balles et qui t'aborde avec des gants de velours t'empêche de progresser et t'entraîne lentement vers le fond, vers l'abîme d'une non-vie. Au lieu d'un compagnon, d'un complice, d'un amant, il se transforme peu à peu en aide-soignant ! Un bourreau travesti en bon Samaritain qui, au lieu d'exprimer son point de vue au risque de s'opposer à toi, préfère jouer les paillassons et étouffer toute divergence, toute différence, tout enthousiasme... Jusqu'à ce que la mort vous sépare...

J'avais pourtant espéré de toutes mes forces que ce serait vraiment l'amour pour toujours, parce que l'idée d'avoir trouvé ma moitié était si rassurante, si définitive. Fini de dîner seule sur le canapé avec l'assiette sur les genoux, les amis qui te présentent le minable du jour (un type, bizarrement, encore célibataire à quarante-trois ans), les verres dans les mêmes bars, toujours les mêmes, fini cette pseudo-satisfaction : j'avais enfin sauté le pas et j'étais arrivée saine et sauve en haut de la montagne depuis laquelle, du sommet de mon incomparable félicité, je contemplais mes amies célibataires avec une tendre compassion tout en déchirant ma carte du « Club des relations compliquées ».

Enfin quelqu'un qui ne prend pas la fuite au petit matin, qui t'appelle pour te dire que tu lui manques, qui te fait rire, qui t'accepte pour ce que tu es sans essayer de te

changer, qui pense comme toi pour tout ce qui importe, qui partage tes goûts et tient pour acquis que la vie à deux commence par de nombreux voyages chez IKEA.

J'ai connu des années de lune de miel, c'est vrai. Une lune de miel que j'estimais mériter pleinement après les déceptions et les humiliations subies dans les vingt dernières années. Sauf que, bien sûr, rien n'est éternel. Le jour venu, le Club Med te prie de libérer la chambre, de rendre les peignoirs moelleux en éponge, sans oublier de te présenter une facture plus que salée. Alors, tu tournes les yeux vers celui que tu considères comme l'homme de ta vie et tu as l'impression de le voir pour la première fois, hypnotisé par la télévision, la fourchette en l'air, la bouche ouverte. Est-ce que tu avais des peaux de saucisson devant les yeux ou quoi ? Soudain, même en plein hiver, tu meurs d'envie d'ouvrir la fenêtre toute grande parce que tu as brusquement et désespérément besoin d'air, d'aventure, de passion, de vie, de jalousie, de querelles et de réconciliations, mais surtout...

AAAAAARRRRRGHHHHH ! Tu as désespérément besoin de S.E.X.E. !

Voilà, je l'ai dit ! Tu as surtout besoin de sexe sauvage, de sueur et d'indécence, alors que..., ben, rien. Rien depuis des années. Parce qu'on se connaît trop bien, parce que, au fond, ce n'est plus nécessaire, parce que, pour finir, ça te paraît pénible de retirer le pyjama en polaire. Je ferais n'importe quoi pour sentir à nouveau cette langueur dans l'estomac que j'éprouvais à seize ans. Même cinq minutes. Ce n'est pas triste, ça ? Mais si ! Alors, qu'est-ce qui me retient de le quitter ? Tout. Il est adorable, gentil, fiable, en un mot « dévoué ». C'est ça qui me rend dingue, il est tout trop : trop gentil, trop prévenant, trop dévoué, et, depuis que je le connais, il n'a pas changé d'un iota. Il est aussi solide qu'un mono-

lithe de Stonehenge, aussi immuable qu'un phare dans la tempête, perpétuellement collé à son fauteuil avec son journal, été comme hiver, printemps comme automne, quel que soit le gouvernement en place, le présentateur de l'Eurovision ou le vainqueur de la Coupe du monde.

Ce n'est pas maintenant que je vais m'en sortir avec le cliché habituel qu'il « devrait changer ». Non, c'est trop facile ! Je ne veux pas qu'il change, je veux qu'il évolue, qu'il devienne un homme fort et sûr de lui, un homme qui prend des décisions, qui souhaite s'améliorer et cherche à offrir le meilleur à sa compagne (moi), mais aussi à lui.

Non, il se contente de ce qu'il est, de ce qu'il a, toujours. Acheter une maison, trouver quelque chose qui lui plaise vraiment, expérimenter de nouvelles choses, tout cela ne l'intéresse pas. Si seulement il était un zeste plus dynamique qu'une étagère, et un filet plus ambitieux, ce serait l'homme parfait, mais vraiment parfait, de ceux qu'on met sous copyright et dont on crée une appli. Pas Edoardo ! Son petit boulot commode et tranquille près de chez nous lui convient ; cela ne le dérange pas de déboursier la moitié du loyer tous les mois, d'aller manger chez sa mère une fois par semaine. Par-dessus tout, il se contente de ce que je suis, du moment que je suis là. Toujours. C'est ce qui me ronge. J'ai l'impression d'être piégée. Le piège de l'homme idéal.

C'est pour cela que je bosse comme une folle. Je travaille tout le temps, le samedi et le dimanche aussi, je travaille sur le canapé, dans mon lit, dans mon bain... Au point que j'ai l'impression d'avoir la marque de mon ordinateur tatouée sur les cuisses. Et quand je ne travaille pas, je cuisine des desserts jusqu'à épuisement. Moi qui hais les trucs sucrés ! Et ça pourrait continuer comme ça éternellement. Sauf si je fais quelque chose.

— Paola, je suis en retard !  
 Je hurle dans mon téléphone en me précipitant hors du métro et en me cognant dans un père Noël qui veut absolument me donner un flyer pour un déstockage de chaussures, pendant que je fais de mon mieux pour ouvrir mon parapluie sans faire tomber dans une flaque d'eau (malgré ma tentation énorme) l'énorme enveloppe kraft qui renferme les épreuves d'un roman historique ennuyeux à mourir sur la double vie d'Anne Boleyn. Comme il a été écrit par un ami de mon boss, j'ai dû lire pendant toute la nuit.

— Cela ne vous dérange pas ? m'a-t-il dit hier soir à huit heures et quart, négligeant le fait que j'avais déjà dépassé de deux heures mon horaire de travail.

Moi, j'ai répondu :

— Pas de problème.

Puis, une fois qu'il a refermé la porte, j'ai jeté l'enveloppe par terre et j'ai sauté dessus à pieds joints, plusieurs fois, en me traitant de cruche. Mais c'était déjà trop tard. Il m'avait encore eue. Depuis qu'il a évoqué la possibilité de me promouvoir au poste de responsable éditorial, il me tient par les... Non, je ne le dirai pas ! Donc, si je travaillais dix heures par jour avant, aujourd'hui j'en suis à douze et, le jour où j'obtiendrai ma promotion, je passerai à quatorze. Ai-je vraiment le choix ? J'avoue que non. Le travail est le seul aspect de ma vie qui ne me

déçoit pas et qui est la preuve tangible qu'il y a au moins une chose que je sais faire. Peut-être la seule. Dans mon job, je contrôle tout, je connais le terrain, je sais anticiper les demandes et, pour tout dire, lorsque la pile de boulot augmente sur mon bureau, j'éprouve un frisson d'excitation, mais, chut... Je n'arrive pas à croire que j'ai dit ça !

— Je suis là dans dix minutes, dis-je à Paola sans cesser de courir sous la pluie. Le temps de trouver un bus et j'arrive. Écoute, j'ai fini ce fichu bouquin à trois heures du mat !

— Il est fou de rage, si tu savais, Fran ! T'as intérêt à te magner.

— Fou de rage comme la fois où la nouvelle du service presse avait demandé à Umberto Eco s'il avait déjà publié un livre ?

— Non, fou de rage comme la fois où il a refusé la trilogie de *Twilight* en déclarant que les histoires de vampires n'intéressaient personne.

— Aïe ! Je crois que je ferais mieux de prendre un taxi, alors.

Nous sommes toutes à la merci de l'humeur de Mister Big. Nous l'avons surnommé comme ça, non pas parce qu'il nous rappelle le beau gosse qui épouse Carrie Bradshaw, mais parce qu'il s'appelle Bigazzi et qu'il est doté d'un ego démesuré. L'énorme B qui campe au-dessus des portes de sa maison d'édition dans la très luxueuse Via della Spiga de Milan en est l'illustration parfaite.

Je monte les trois volées de marches à toute allure (je ne tiens pas à perdre deux précieuses minutes d'en-gueulade en attendant l'ascenseur) et, lorsque j'ouvre la lourde porte en bois massif, Beatrice, la secrétaire, se contente de lever les yeux au ciel en me montrant la salle de réunion avec le combiné de son téléphone. Les hurlements qui proviennent de l'autre côté de la porte

vitrée sont sans équivoque : heureusement, c'est encore le tour du service presse qui, comme d'habitude, a droit aux pires invectives. Je lisse ma jupe et mes cheveux du mieux que je peux et j'ouvre la porte le plus doucement possible en essayant de ne pas me faire remarquer. À l'atmosphère tendue et aux visages horrifiés, je réalise que nous sommes en plein milieu de la grande scène du deux.

Les éditions Bigazzi au grand complet sont réunies autour de la table ovale. Évidemment, il n'y a que des femmes, dans la mesure où Mister Big est totalement incapable d'affronter d'autres chromosomes XY. Les filles de la presse ont la tête baissée, et la dernière arrivée en date tremble comme un marteau-piqueur. Toutes, sauf Paola et Annamaria, sa responsable, une analphabète persuadée que, sans elle, toute l'édition italienne s'écroulerait. D'ailleurs, au point où nous sommes arrivés en Italie, il se pourrait qu'elle ait raison. Lorsque le sieur Bigazzi est en mode « Je vais toutes vous virer », il est totalement inutile de tenter de le raisonner ; il faut simplement avoir la patience de le laisser se dénouer et encaisser les insultes qu'il (une fois l'orage passé) ne impassiblement avoir proférées. Au début, je me vexais à mort et, sanglotant, je lui laissais ma lettre de démission sur son bureau une fois par semaine, lettre qu'il mettait régulièrement à la corbeille sans même l'ouvrir. Puis, j'ai commencé à laisser faire, et, pour finir, cela fait dix ans que je suis ici. Quand on dit que le temps passe vite !

Je m'assieds à la table, à côté de Paola qui mâche du chewing-gum et dessine des cercles concentriques sur l'ordre du jour en signe de protestation et de total désintéret. Elle est la seule qui lui tient tête, et je crois que, secrètement, Mister Big l'apprécie parce qu'en dépit des menaces régulières de licenciement, il ne l'a jamais renvoyée. Pas comme les soixante-six filles du service presse qui ont



fait un court séjour chez nous depuis dix ans. À la fin, nous avons même renoncé à mémoriser leurs prénoms et nous ne nous préoccupions plus de leur montrer comment faire les photocopies. En général, elles ne restent guère plus d'une semaine, et l'essentiel est qu'elles apprennent comment fonctionne la machine à café.

— Ah ! Francesca, vous voilà enfin, m'accueille Mister Big en retirant ses lunettes. Vous avez décidé de nous faire l'honneur de votre présence ? La nuit a été bonne ?

Je réponds par un signe d'assentiment. Je sais qu'il est inutile de lui dire que, grâce à son fichu bouquin, je n'ai dormi que quatre heures en rêvant qu'on me coupe la tête.

— Vous n'avez peut-être pas tout compris, mais je peux tout à fait fermer boutique et vous jeter à la rue toutes autant que vous êtes. Des incapables, voilà ce que vous êtes ! Un gamin de l'école élémentaire se débrouillerait mieux que vous et me coûterait beaucoup moins cher.

— J'ai quelques doutes là-dessus, patron. J'ai calculé que même les enfants vietnamiens qui assemblent les chaussures pour Nike gagnaient plus que nous ! déclare Paola sans relever la tête.

Bigazzi devient écarlate, et je crains un moment qu'il lui jette le cendrier en cristal à la tête. Mais il se domine, uniquement pour continuer sa diatribe.

— Vous avez réussi à faire foirer le lancement du livre de Spampinato parce que vous n'êtes pas foutues d'utiliser un téléphone ! Il m'appelle tous les jours et j'en prends pour mon grade, mais qu'est-ce que je dois lui répondre ? Que mes employées sont tellement abruties qu'elles ne savent même pas comment on contacte la presse ? Qu'elles ignorent le fonctionnement d'un téléphone ?

Sans cesser de hurler, il brandit son portable et se met à taper sur des touches au hasard en ajoutant :

— Observez avec attention ! Voilà comment on fait !

crie-t-il comme un possédé. Vous tapez sur les touches avec des numéros et vous attendez que la personne réponde. Tu as compris ? Oui, toi, *minus habens* aux cheveux longs ? aboie-t-il en direction de la pauvre stagiaire qui éclate en sanglots et file sans demander son reste.

— Soixante-sept, commente placidement Paola sans cesser de gribouiller.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à vouloir travailler, vous, les femmes, reprend-il sans respirer. Vous seriez si bien chez vous avec vos gosses et vos copines. Pourquoi ne pas vous trouver un pigeon qui vous épouse et vous entretient au lieu de venir me gâcher la vie ? S'ensuit un toussotement.

— De toute évidence, cette jeune femme..., intervient Annamaria avec l'intention claire de décharger sur la dernière arrivée sa propre négligence et sa nullité absolues.

Sauf que ce n'est pas non plus son jour.

— C'est vous qui êtes censée superviser le service de presse, non ? Vous avez pigé ? grogne Bigazzi, dont le visage a viré au pourpre. Vous croyez que je vous paie pour quoi ? Pour vous faire les ongles ?

— Sans oublier le drainage lymphatique, observe Paola qui a l'air décidée à se faire virer.

Annamaria encaisse en se contentant de foudroyer Paola du regard. Je la connais bien, je sais qu'elle le lui fera payer cher.

— Et vous, éditrices de mes deux ! tonne-t-il en se tournant vers Silvia et moi.

Le premier jour de son embauche, la jeune femme ressemblait à Kate Moss et, à présent, on dirait qu'elle vient de débarquer d'un canot de réfugiés clandestins.

— Ne vous ai-je pas répété cent fois ce qui fait vendre des livres ? Le sexe ! LE SEEEEEEXE ! DU

SEXEEEEUUU ! hurle-t-il comme un retraité qui fait une overdose de Viagra.

Je m'agite sur ma chaise, un peu mal à l'aise étant donné que, ces dernières années, je considère le sexe comme un diabétique considère la barbe à papa. Comme il a également refusé *Cinquante Nuances de Grey*, le patron cherche désormais à nous faire ajouter des scènes de sexe, y compris dans les manuels de cuisine.

— Hum... Nous ne l'ignorons pas, dis-je dans une tentative d'explication, mais... vous voyez, c'est plutôt difficile..., heu..., d'insérer..., hum..., du sexe dans un ouvrage qui traite du feng shui pour les chats.

— Je veux du sexe, même dans les bouquins de jardinage, compris ?

— Certes, mais l'auteur a quatre-vingt-neuf ans et il nous a paru difficile d'insister davantage...

— VOUS DEVEZ FAIRE CE QUE JE VOUS DIS, MOI, C'EST CLAIR ? glapit-il en postillonnant abondamment. Ici, c'est MOI le chef et ici, on fait comme MOI je décide !!! Sinon, c'est la porte.

Je jure que je ne l'ai jamais vu comme ça. Même Paola évite de faire de l'esprit. On dirait Jack Nicholson dans *Les Sorcières d'Eastwick*, lorsque Cher, Michelle et Susan plantent l'aiguille dans la cuisse de la poupée vaudou.

Gênées, nous nous levons en veillant à ne pas faire grincer nos chaises et, tête basse, nous sortons en file indienne sans dire un seul mot.

— Francesca, restez ici. Je n'en ai pas fini avec vous, ordonne-t-il.

À l'aide ! Je soupire et je me retourne lentement après avoir affiché mon meilleur sourire sur mon visage. J'ignore ce qui m'attend et, dans le doute, je sors l'enveloppe kraft de mon sac et je la lui tends.

— Voilà le livre de votre ami. Je l'ai pratiquement entièrement réécrit, mais maintenant, il est présentable. J'y ai passé toute la nuit et...

— Je me fiche bien du bouquin de ce débile ! me coupe-t-il en m'arrachant l'enveloppe des mains pour la projeter derechef dans la corbeille, faisant ainsi tomber le cadre numérique où s'affichent les photos de sa femme ukrainienne et de leurs trois pinschers nains.

— Savez-vous quelle différence il y a entre vendre des livres et vendre des chaussures ? me demande-t-il en rajustant sa cravate.

Je secoue lentement la tête et continue à fixer la corbeille contenant mes heures de sommeil perdues.

— Aucune ! lance-t-il fièrement en remettant le cadre en place. Absolument aucune, ma chère. C'est un produit comme un autre, et les Chinois l'ont compris bien avant nous. Des prix bradés, les gens achètent et... BOUM ! les ventes explosent ! poursuit-il en mimant la progression d'un missile de la main.

— Oui, mais... et la qualité ?

Belle tentative, mais il riposte comme si je parlais ourdou.

— La qualité ? Quelle qualité ? Qui s'intéresse à la qualité de nos jours ? Ce truc de merde, par exemple, ajoute-t-il en agitant le fichu cadre devant mes yeux. Combien ça coûte, hein ? Trente, quarante euros. Et ça sert à quoi ? À rien du tout ! Il finit par se casser et on le largue à la benne ! termine-t-il en lançant l'appareil dans la corbeille.

— Voilà comment fonctionne le marché : il faut faire croire aux consommateurs que, s'ils ne possèdent pas un objet donné, ils ne sont rien, personne, et, si on peut les pousser à dépenser, même un peu, c'est encore mieux, notamment quand il s'agit de culture. Parlons clairement : qui s'intéresse encore à la culture, de nos jours ?

D'un air de conspirateur, il se penche vers moi avant d'ajouter :

— Savez-vous vraiment combien de livres les Italiens lisent chaque année ? Un, dans le meilleur des cas. Et comme les livres coûtent trop cher et qu'ils ne servent à rien, les ventes sont en chute libre et le marché s'écroule. Alors, quelle est la solution ?

À ce stade de son discours, il pointe son doigt vers moi.

— A... Abaisser les prix ? dis-je dans un souffle.

— Mieux que ça ! Les brader ! Cadeau ! Nous allons devenir les Chinois de l'édition ! Nous envahirons le marché, nous dominerons dans toutes les librairies, les maisons de la presse, les supermarchés, les boutiques des stations-service, chez le coiffeur, à la charcuterie, dans les clubs de sport, les bars, partout où il y a une table sur laquelle poser un livre ! Je veux que nous soyons présents dans tous les rayonnages d'IKEA du pays ! s'exclame-t-il en se levant d'un bond sous le coup de l'exaltation.

— Ah oui ! dis-je d'un air distrait en lissant ma jupe. Mais que penseront les libraires ?

— Qu'ils aillent se faire voir, les libraires ! siffle-t-il. Ils devraient plutôt me remercier de leur avoir permis de tenir parce que Bigazzi casse les prix.

Il fait alors une pause tandis que son regard se perd à l'horizon.

— Beau slogan..., poursuit-il d'un air réjoui en mimant une banderole dans le ciel. BIGAZZI CASSE LES PRIX... Ils vont m'adorer !

— Mais les auteurs ? Comment allez-vous rétribuer les auteurs ?

— Les auteurs feraient n'importe quoi pour être publiés ! Vous saviez qu'il y a en Italie plus de gens qui écrivent que de gens qui lisent ?

— Oui, mais...

— Ceux-là écriront gratis ! braille-t-il en assénant un coup de poing sur la table.

— Cependant...

Je n'en reviens pas de mon audace.

— CEPENDANT QUOI ? beugle-t-il tandis que les yeux lui sortent des orbites. Quoi ? Le papier ? L'impression ? Quelle objection allez-vous encore inventer ? Vous ne pourriez pas être un peu moins rabat-joie ? Vous me prenez pour un gamin qui vient de sortir de l'école ? J'ai déjà tout prévu.

Vidée, je me laisse tomber sur la chaise la plus proche.

Cet homme épuiserait Gandhi.

— Faites une recherche sur Internet pour les publications à compte d'auteur qui ont vendu plus de cinq exemplaires, et proposez-leur de les publier avec une vraie maison d'édition. Nous les paierons deux sous, mais nous les pousserons comme s'ils étaient les auteurs du siècle... Jaquettes ronflantes, bandeaux annonçant *Un million d'exemplaires vendus*... bref, les trucs habituels, quoi. Et nous les vendrons à des prix ri-di-cu-les !

— Monsieur Bigazzi, je tente de lui rappeler. Je suis en train de travailler sur le livre de Maria Spagnulo. Je dois suivre ses dédicaces, et puis il y a la nouvelle collection *Cuisiner cru*. Mauro Rapisardi cherche à vous contacter depuis trois semaines pour vous proposer son dernier roman qui, à mon avis, est vraiment su...

— Spagnulo est une vieille casse-bonbons, me coupe-t-il. Faites comme moi : vous l'inondez de compliments et vous lui dites toujours qu'elle est la meilleure... Elle va vous manger dans la main. Quant à ce tocard de Rapisardi, il suffit qu'il écrive le polar habituel et hop ! N'allez pas couper les cheveux en quatre, ce n'est quand même pas Ken Follett, non ? Il suffit qu'il n'y ait pas de coquilles et c'est parti pour l'impression. Le correcteur

de Word devrait suffire. On avance ! Et la cuisine, je vais la confier à votre collègue Silvia.

— Monsieur, Silvia est déjà sur toute la saga des extra-terrestres que vous lui avez confiée il y a deux jours, et il y a aussi la collection *O Tempora* avec les bébés bulles et les footballeurs ga...

— Bon sang, Francesca, vous la voulez, oui ou non, cette promotion ? tonne-t-il.

— Bien entendu, fais-je, piquée au vif et me sentant rougir.

— Alors, vous faites preuve d'esprit d'équipe et vous apprenez à déléguer, ainsi qu'à cesser de vouloir me mettre les bâtons dans les roues. J'ai déjà suffisamment d'incapables ici ! achève-t-il en me congédiant d'un geste avant de brandir son téléphone.

Je sors donc, découragée et humiliée. J'ai la sensation de ne jamais arriver à terminer ce que j'ai commencé. Même quand j'y parviens, je n'obtiens jamais le moindre signe de reconnaissance. Jamais un « Merci » ou un « Beau boulot », comme si je ne faisais que mon devoir. Tout ça pour un salaire à la limite du légal. Je ne dois pas oublier d'envoyer un CV chez Nike au Vietnam.

— Alors ? lance Silvia en levant les yeux de son écran.

Ses cernes sont si sombres que je n'ai pas le courage de lui expliquer qu'elle doit se coltiner mon travail. Impossible. Je continuerai à travailler la nuit. Qu'est-ce que ça pourrait changer ? C'est ce que j'ai toujours fait, non ?

— Madame Spagnulo a appelé pour la troisième fois, annonce Beatrice d'une voix forte en tenant entre ses doigts un post-it. Elle dit que, si tu ne la rappelles pas sur-le-champ, elle viendra en personne, et c'est pire pour toi si...

En voyant mon visage défait, elle demande :

— Tout va bien, Fran ?

— Oui, oui, dis-je en me massant les tempes. C'est juste que je ne comprends pas pourquoi mes journées n'ont bêtement que vingt-quatre heures.

Je lève les yeux au ciel et je compose le numéro de Maria Vittoria Spagnulo qui, hélas, décroche à la première sonnerie.

— Il faut donc passer par les menaces pour se faire entendre ? éclate-t-elle au lieu d'un banal « Allô ». Je vous quitte ! hurle-t-elle. Cette fois, je vais aller voir un éditeur digne de ce nom et il ne vous restera que les yeux pour pleurer. Tout le monde me réclame, je n'ai que l'embarras du choix. Et, vous, au lieu de me dresser un autel pour tout l'argent que je vous ai fait gagner, vous ne prenez même pas la peine de me répondre ! Alors que vous devriez au minimum donner mon nom l'une de vos salles, comme au Metropolitan Museum !

Je promène les yeux autour de moi en essayant d'imaginer un Vermeer à la place de la photocopieuse. J'inspire un grand coup (après tout, il n'est que dix heures du matin) avant de parler :

— Maria Vittoria, je vous prie d'accepter mes excuses... Ces derniers jours ont été affreux et...

— Vous avez eu un décès dans la famille ? me coupe-t-elle.

— Non, mais...

— Votre maison a été incendiée ?

— Heu, non...

— Alors, vous voyez ? Des excuses, toujours des excuses. Passez-moi Bigazzi ! *Schnell* !

— Maria Vittoria, monsieur Bigazzi est actuellement en réunion et...

— Pour moi, Bigazzi est toujours là ! Ne l'oubliez pas. Passez-le-moi ou je vous quitte.

— Patientez une seconde, je vous prie, je le cherche.



Résignée, je cède.

— Monsieur Bigazzi, madame Spagnulo ne veut parler qu'à vous. J'ai essayé de lui expliquer que vous n'étiez pas disponible, mais vous savez comment elle est : elle a menacé aussitôt de nous quitter...

— Sans doute, répond-il en soupirant, que les miracles n'existent pas, chaque minute qui passe nous le confirme. Vous n'êtes même pas capable de passer un simple coup de fil.

J'appuie sur la touche et je lui passe l'appel. Une seconde plus tard, je l'entends pépier d'une voix mielleuse.

— *Cara Maria*, mais quelle bonne surprise ! Vous devez excuser cette crétine, mais vous savez que c'est là mon lot que d'être entouré d'incapables... Oui, oui, je sais, je suis trop bon. J'accueille tous les chiens errants qui passent, mais, que voulez-vous, je suis comme ça ! Dites-moi tout, ma très chère...

Je capte le regard de Silvia qui, pour toute réponse, me lance sa boîte de Xanax.

Vers deux heures, je sors de mon sac le déprimant Tupperware contenant un reste de pâtes de la veille, que je mange sans quitter des yeux mon écran d'ordinateur, épluchant les listes d'Amazon afin de dénicher un livre-phénomène gratifié d'au moins soixante-huit commentaires à cinq étoiles. Mission pratiquement impossible.

À lire les phrases clichés qui accompagnent les titres, tous seraient des Hemingway incompris, mystérieusement ignorés par tous les éditeurs de la planète, autant de prix Pulitzer en puissance qui auraient préféré publier sur Kindle plutôt que de se soumettre aux humiliantes lois du marché de l'imprimé... J'en sélectionne trois, deux femmes et un homme, auxquels j'envoie un e-mail standard exprimant l'intérêt de notre maison d'édition

pour leur travail, qu'elle est prête à prendre en considération.

En l'espace de vingt minutes, je reçois deux réponses euphoriques et une réponse automatique qui m'invite à m'adresser à un agent. Je secoue la tête en souriant devant tant d'ingénuité béate : comme si, en Italie, les agents servaient à quelque chose. J'appelle les deux jeunes femmes qui n'arrêtent pas de hurler de joie dans mon oreille. L'une me passe même sa mère, qui semble sur le point de pleurer, tandis que l'autre continue à répéter :

— C'est le plus beau jour de ma vie. Il n'y a rien que je souhaite plus au monde que devenir écrivain, rien !

Chaque fois que je me retrouve devant ce genre d'enthousiasme sincère, je me laisse attendrir et, chaque fois, je n'ai d'autre choix que de les attendre des écrivains en herbe pour qu'ils ne démissionnent pas dès le lendemain du job qui leur permet de gagner leur croûte. Si seulement il y avait quelqu'un pour dire : « Sauver des vies humaines, cela a toujours été mon rêve ! » Mais non, ils ont tous un manuscrit dans un tiroir. Tous... Sauf moi !

Mon portable sonne et je réponds par un « Allô » sans même jeter un regard à l'écran.

— Tout va bien, Tuz, dans ta maison de cinglés ? me demande la voix placide d'Edoardo.

Apocalypse ou non, il m'appelle tous les jours à deux heures et quart tapantes.

— Oui, la folie habituelle. Et toi ?

— Ici, tout roule, c'est toujours le délire, mais je garde le cap.

Je l'entends sourire. Je ne l'ai jamais vu perdre patience ou se mettre en colère contre qui que ce soit, même si on le fait travailler comme un forçat pour un salaire de misère et qu'on le traite encore plus mal que moi. Non,

Edoardo ne perd jamais son sang-froid, il sourit toujours et laisse faire, toujours. Si c'est une chose que j'appréciais autrefois, dernièrement, elle a commencé à m'agacer. Il est impossible que tout aille toujours bien pour lui, qu'il continue à tendre l'autre joue et pardonne toujours tout à tout le monde. Il faut le dire, Jésus est mort d'une manière atroce !

— À quelle heure rentres-tu à la maison ? me demande-t-il.

— Comme d'hab, j'espère avant neuf heures, dis-je dans un soupir.

— Tu veux que je passe au supermarché ?

Voilà, c'est la question qui, depuis quelque temps, me glace parce que je suis hors de la maison quatre heures de plus que lui et que je voudrais qu'à ce stade de sa vie de quadragénaire, il ait compris que, lorsqu'il n'y a plus de lait, la bouteille ne réapparaît pas comme par magie dans le frigo. Même chose pour le pain, la confiture, l'eau et tout le reste. Non, Edoardo a besoin d'une liste.

— Chinois ! dis-je parce que je n'ai aucune envie de me lancer dans une discussion stérile. Passe chez le Chinois !

— D'accord, répond-il avec enthousiasme. Qu'est-ce que je te prends ?

Un billet aller simple pour une île qui n'apparaît sur aucune carte, voilà ce que je pense tandis que je sens monter un petit mais révélateur pincement juste au creux de l'estomac, sachant que, depuis six ans, je commande toujours la même et unique chose. Même le type du resto chinois, qui ne parle toujours pas un seul mot d'italien, le sait parfaitement : raviolis à la vapeur, poulet aux champignons et pousses de bambou, sauté de légumes. Point. Ce n'est pas si difficile, non ?

— Comme d'habitude, dis-je à mi-voix.

— Bon, d'accord. Attends, je note.

AAAAAAAAAAAAARRRRGGGGGGGGGHHHH !!!!!  
!, grommelé-je en serrant le téléphone. Par bonheur, je vois clignoter sur mon téléphone fixe la menaçante lueur de la ligne de Mister Big, qui ne supporte pas d'attendre plus de deux sonneries.

— Débrouille-toi, bye !

Je fais de mon mieux pour retrouver toute ma compétence professionnelle.

— Je vous écoute, monsieur Bigazzi !

— Cette gigantesque casse-vous-savez-quoi de Spagnulo, qui croit être un grand écrivain, affirme qu'elle n'est pas satisfaite du marketing de son dernier roman, que nous ne lui donnons pas assez d'importance, que nous ne la considérons que comme un numéro, que les éditeurs font la queue pour lui dérouler le tapis rouge, qu'avec tout l'argent que nous avons gagné grâce à elle, nous devrions lui ériger un monument, que nous ne la poussons pas assez et que le service de presse la fait suer ! Sur ce dernier point, je suis entièrement d'accord avec elle, mais, pour le reste, je ne vois pas ce que nous aurions pu faire de plus. Naturellement, je l'ai assurée que tous ses désirs étaient des ordres et que je lui trouverai une personne qui s'occuperait d'elle trois cent soixante-cinq jours par an.

— Disons trois cent soixante, parviens-je à murmurer.

— Engagez une stagiaire pour un CDD de six mois pour être au service de la diva Spagnulo. Je n'ai pas le choix, insiste-t-il.

Une vodka, j'ai besoin d'une vodka. J'ai envie de pleurer rien qu'en pensant à la quantité de boulot qui m'attend. Si ça continue comme ça, je n'arriverai pas à terminer quoi que ce soit en cent ans. J'ai lu l'un de nos meilleurs best-sellers : *Comment se faire respecter par son boss*. Je jure qu'il ne m'a servi à rien. Je pense plus

particulièrement au chapitre intitulé « Relevez la tête », dans lequel l'auteur (un rejeton gâté de la bourgeoisie de Milan qui n'a jamais travaillé un seul jour de son existence) exhorte les lecteurs à opposer un refus catégorique à chaque demande injuste ou dépassement des heures de travail de son supérieur. Un jour, j'ai pris la décision de mettre le conseil en pratique : Bigazzi voulait que j'assiste à un dîner d'éditeurs à sa place, alors que je venais à peine de rentrer chez moi. J'ai dit non et... cela m'a gâché la santé pendant toute une semaine. Les gens qui écrivent ce genre de livre n'ont jamais travaillé en tant que salariés.

À la fin de l'après-midi, je reçois un coup de fil de Rapisardi, mon auteur préféré, respectueux et courtois, et partant, incompris et exploité jusqu'à la moelle. On lui fait écrire un polar tous les six mois, avec le même contrat depuis plus de dix ans, même à-valor, même pourcentage sur les ventes, et il ne s'est jamais plaint une seule fois, et n'a jamais demandé non plus quoi que ce soit. Il me rappelle Cratchit, l'employé servile du perfide Ebenezer Scrooge, qui travaille dans un réduit tout humide sous l'escalier. Toutefois, le cas de Rapisardi n'a rien d'un conte de Noël où le méchant finit par se racheter.

— Salut, Francesca, tu vas bien ? me demande-t-il avec une gentillesse émouvante.

— Mais oui ! Si tous les coups de fil du boulot étaient comme les tiens ! dis-je en poussant la porte du pied pour ne pas entendre Paola et Annamaria qui se déchirent. Tu es ma bouffée d'air frais.

— Comme toujours, tu es trop bonne. Je voulais seulement savoir si tu avais réussi, par hasard, à lui faire lire mon manuscrit..., demande-t-il, plein d'espoir.

— En fait, non, il dit qu'il ne veut lire de toi que des

polars..., mais pour ma part, je peux affirmer que tu as écrit là un très beau roman, dis-je sincèrement.

Il soupire.

— Francesca, j'en ai assez des polars ! J'ai vraiment besoin d'écrire autre chose. Je t'en prie, aide-moi !

— Cela fait des semaines que j'essaie, crois-moi, mais il ne me laisse même pas finir mes phrases. Je te promets quand même que je ferai un nouvel essai dès qu'il reviendra d'un de ses voyages d'espoir..., heu, voyage d'affaires.

— Tu es mon seul espoir !

L'estomac noué, je raccroche. Comment est-il possible que ceux qui ont un véritable talent n'aient pas la fourberie nécessaire pour nager parmi les requins et que ceux qui ne savent rien faire réussissent à embobiner les autres ? Et surtout, la question que je me pose, c'est : comment des gens qui ont si peu de scrupules parviennent-ils à dormir la nuit ? Je pourrais citer des dizaines de prestidigitateurs qui font croire aux lecteurs qu'ils ont écrit le livre du siècle uniquement parce qu'ils savent se vendre, et, le plus beau, c'est que les lecteurs croient ça.

Je suis tellement prise par mon travail que je ne me rends pas compte du temps qui passe et qu'il est déjà huit heures. En partant, mes collègues me saluent une par une, comme si j'étais le portier. Je m'attends presque à ce qu'elles me demandent de nettoyer l'escalier un de ces jours.

— Demain, apéro chez moi ! me rappelle Paola. Et tu es priée de rentrer chez toi tout de suite, toi aussi. Je peux t'assurer que l'immeuble restera debout !

— Tu as raison ! dis-je en éteignant mon ordinateur et en imaginant que les éditions Bigazzi vont s'écrouler dès que je refermerai la porte. Pour aujourd'hui, j'ai assez donné.

— Cette garce d'Annamaria m'a fait suer à mort, déclare Paola en entrant dans l'ascenseur comme une furie. J'ai sincèrement envisagé de la poignarder avec le coupe-papier et de passer son cadavre au broyeur. Elle m'a mis sur le dos tous les ratés du lancement de Spampinato, dont je n'étais même pas chargée ! En plus, elle m'a accusée de ne pas avoir fait suffisamment de battage publicitaire pour Spagnulo, alors que je me suis démenée pour la faire inviter à toutes les émissions télé qui existent, et que j'avais même réussi à faire mettre sa photo dans les mots croisés en première page de *La Semaine énigmatique* !

— Tu sais bien que c'est une vieille hystérique qui se prend pour Barbara Cartland. Je suis surprise qu'elle n'ait pas encore fait teindre son caniche en rose.

J'enfile mon manteau et nous sortons dans le soir glacé.

— Ce n'est sans doute qu'un problème mineur, répond Paola en allumant une cigarette. C'est Annamaria la sorcière. Elle passe toute sa journée à me souffler dans le cou. Elle est toujours derrière mon dos à contrôler tout ce que j'écris, à écouter mes coups de téléphone, et elle s'arroge tout le mérite de ce que je fais alors qu'elle se décharge de toutes ses responsabilités sur les autres. Nous savons parfaitement qu'elle n'a jamais lu un seul livre de toute son existence !

— D'accord, mais elle est toujours la première à arriver le matin, et elle ne part que lorsque Bigazzi a quitté l'immeuble. Par conséquent, lui est convaincu qu'elle travaille comme une bête de somme, dis-je en soupirant sous le coup de la frustration.

— Toi, tu travailles cent fois plus qu'elle, et on ne te paie que la moitié. Pourquoi ne te rebelles-tu pas ?

— Je t'en prie, Paola, ne recommençons pas. Toutes les fois qu'on en parle, je ne dors pas pendant trois nuits tellement je suis sur les nerfs. Laisse-moi vivre dans ma

béatitude inconsciente, d'accord ? dis-je en allongeant le pas vers l'arrêt de bus.

— D'après moi, tu te trompes, Fran. Tu abats des montagnes, mais ton travail n'est pas valorisé le moins du monde. Tu es le pilier de cette maison, la seule à laquelle Bigazzi se fie vraiment. Tu dois le lui dire. Tu dois lui faire comprendre qu'il ne peut pas continuer à t'exploiter comme ça, que tu mérites bien davantage !

— Paola, pourquoi ne te fais-tu pas embaucher comme attachée de presse au syndicat du CGIL ? Ils auraient bien besoin de gens comme toi, dis-je en faisant signe au conducteur pour qu'il s'arrête.

— Nous en reparlerons demain devant un verre de vin blanc et je suis sûre que je persuaderai de te battre pour tes droits ! lance-t-elle en levant le poing.

— D'accord, demain, nous dresserons les plans de ma rébellion.

Elle me sourit de son expression de petite fille enragée et salue lorsque les portes du bus se referment.

Je glisse la clé dans la serrure et, dès que j'ouvre la porte de la maison, je suis asphyxiée par la puanteur de la rôtisserie chinoise, qui m'était complètement sortie de l'esprit.

— Salut, gratte-papier ! s'écrie Edoardo en venant à ma rencontre pour m'aider à retirer mon manteau.

C'est un jeu entre nous : nous nous donnons le premier surnom qui nous vient en tête, un petit mot tendre qui nous a toujours beaucoup plu. Moi, cela fait un moment que je n'y joue plus, parce que les premiers mots qui me viennent lorsque je pense à lui sont plutôt « déception », « insatisfaction » et « échec ». Je me maudis d'éprouver cela. Ça ne devrait pas se passer comme ça, jamais. Il me serre dans ses bras pour me réchauffer et pose un baiser sur mes lèvres.



— Comment s'est passée ta journée ? demande-t-il en souriant.

— J'ai survécu, mais je ne sais pas comment. Et toi ? dis-je en ôtant mes chaussures.

J'enfile mes chaussons en remarquant avec agacement qu'il a encore ses chaussures de ville aux pieds alors que je lui ai demandé des milliers de fois de les retirer dès qu'il rentre.

— Comme j'ai passé des heures à corriger les bêtises des autres, tout mon boulot de la journée s'est accumulé et j'ai fini très tard sans avoir rien fait, dit-il en prenant les assiettes dans le buffet. Est-ce trop demander qu'ils fassent un peu attention ? Ce ne sont que des chiffres, après tout !

— D'autant qu'ils savent que tu seras toujours là pour résoudre leurs problèmes.

J'ai délibérément opté pour un ton sarcastique. Je l'aide à mettre la table en ajoutant :

— Quelle raison auraient-ils à s'engager davantage ? Je ferais la même chose, moi aussi, si je savais qu'il y a quelqu'un qui corrige tout derrière moi !

J'attends une réaction, un signe d'impatience, une pointe d'orgueil, mais rien. Coma profond.

— Oh ! Ce n'est pas si grave quand même, non ? remarque-t-il en s'asseyant à table d'un air inébranlable.

Non, bien sûr que non, ce n'est pas si grave : il suffit de ne jamais rien affronter dans la vie. Où est le problème ? La rage me noue l'estomac. C'est un mur de caoutchouc ! Rien ne l'égratigne jamais, rien ne l'énerve, rien ne déclenche une quelconque réaction de sa part. Rien de rien. Une bataille perdue d'avance.

— Alors, commence-t-il en changeant de sujet. J'ai pris un riz cantonais parce que je sais que tu aimes ça, des rouleaux de printemps et des germes de soja sautés,

en plus de ce que tu commandes toujours, dit-il en me tendant une pile de barquettes en aluminium.

— Il y en a pour un régiment ! dis-je en essayant de faire de la place sur la table pour cette invasion de récipients.

— Comme ça, j'étais sûr de ne pas me tromper, commente-t-il en mordant dans un rouleau et en roucoulant de satisfaction.

— Mais pourquoi n'as-tu pas pris quelque chose que tu aimes ?

— Oh ! tu sais, moi, j'aime tout. L'important, c'est que tu sois contente !

La voilà, la phrase qui me tue : « L'important, c'est que tu sois contente. » La phrase qui me donne l'impression d'être seule au monde. La ballerine de la boîte à musique qui tourne sans fin. Seule.

Je recrache les nouilles sautées, de même que les germes de soja trop salés que je n'aime pas non plus. Nous terminons le dîner et nous installons sur le canapé, lui assis et moi allongée, les pieds appuyés sur son ventre, parce que, sur le modèle Ektorp, il est impossible de s'allonger à deux et que c'est évidemment lui qui se sacrifie pour moi. Moi, désormais, je le tiens pour acquis. Je l'observe tandis qu'il zappe entre les quatre cents chaînes inutiles de Sky, serein, en paix avec le monde. Parce que tout son univers tient là, tout entier dans cette pièce. Et je l'envie à mort.